

Ah, l'AnimAl!

Michel Vaïs

Number 132 (3), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62938ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2009). Ah, l'AnimAl! *Jeu*, (132), 134–137.

MICHEL VAÏS

Ah, l'AnimAl !

J'avais manqué le bateau du dossier sur les animaux de *Jeu* 130. Je n'ai donc pas pu entrer dans l'Arche de Noé brillamment pilotée par Hélène Jacques pour y déposer mes souvenirs : un rat traversant prudemment la scène de l'Espace Libre pendant un spectacle d'Omnibus (à l'époque où les mimes étaient silencieux...), ou l'étonnant cheval blanc en liberté de la *Medea* mise en scène à Québec par Werner Schroeter pour le Düsseldorfer Schauspielhaus¹. L'animal dégageait un sentiment de puissance brute et de sensualité à côté d'une Médée nue et chauve, par là doublement vulnérable (parce que nue et parce que cohabitant sur scène avec une énorme bête aux déambulations imprévisibles). Image immortelle de la beauté grave que peut offrir le théâtre...

J'aurais voulu aussi raconter dans ce dossier d'autres souvenirs d'animaux vivants (un chien par-ci, un lapin par-là..) avec lesquels les acteurs doivent rivaliser pour gagner et retenir l'attention du public pendant que s'agite une nature incontrôlable à leurs côtés. Mais voici que, en Pologne, l'occasion m'a été donnée encore une fois de réfléchir à la question en étant exposé à deux mises en scène de Rodrigo Garcia. Je dois préciser tout de

suite que je n'ai jamais beaucoup vibré aux provocations de cet Hispano-Argentin adulé par un certain public en France. Il vient d'ailleurs de recevoir un des prix Europe Nouvelles Réalités théâtrales à Wrocław, en mars 2009². De ce que j'ai vu à Wrocław, je n'évoquerai pas tant *Et balancez mes cendres sur Mickey*³, pour me concentrer sur *Accidens (matar para comer)*, soit « Accidents (tuer pour manger) », qui dure moins d'une demi-heure. Ce n'est pas sa brièveté seule qui sauve cette pièce-performance de ma désapprobation totale, car elle témoigne chez Garcia d'un certain sens du théâtre et d'un art consommé de manipuler le public.

2. Voir l'article de Brigitte Purkhardt ailleurs dans ce numéro.

3. Garcia y intègre – et torture un peu en passant – quatre hamsters, un chien et quatre grenouilles, rase le crâne d'une comédienne chaque soir, fait se vautrer dans le miel et faire l'amour un couple hystérique devant une famille impassible (parents, enfants et grand-mère), bref, provoque tous azimuts et fait fuir son public. Voir l'article de Rosaline Deslauriers, dans le dossier « Animaux en scène », « Quand l'acteur et l'animal se rencontrent : partage du plateau ou expérience de l'excès ? », *Jeu* 130, 2009.1, p. 48-54.

Accidens (matar para comer) de Rodrigo Garcia
(La Carniceria Teatro/Contemporanea Festival de Prato),
présenté à Wrocław en mars 2009, à l'occasion de
la remise du prix Europe Nouvelles Réalités Théâtrales. © Rodrigo Garcia.

1. Voir l'article de Jean-Louis Tremblay, « 4^e Quinzaine internationale du théâtre de Québec : «une fête de théâtre par tous et pour tous» », dans *Jeu* 57, 1990.4, p. 118.



Le cadre du supplice

On entre dans le sous-sol d'une des nombreuses églises de Wrocław (il y a foule, les spectateurs sont comptés et il fallait s'inscrire à l'avance, donner son nom ; on vérifie que vous êtes bien sur la liste... d'ailleurs, la collaboratrice de *Jeu*, Brigitte Purkhardt, n'a jamais réussi à y entrer), et l'on voit immédiatement un homard vivant dans un aquarium avec un type assis à côté. Quand tout le monde est bien assis (j'étais par terre, avec une trentaine d'autres spectateurs, devant trois longues rangées de sièges déjà occupés), l'homme éteint la pompe de l'aquarium,

empoigne le gros homard bien vivant et l'accroche à peu près à hauteur de son visage, à un crochet qui pend au-dessus de l'espace scénique, en plein milieu, bien à la vue du public. Il installe en même temps un petit micro sur le corps de l'animal, dont on entend dès lors battre le cœur très fort. J'ai souvent cuisiné des homards et je n'avais jamais entendu battre le cœur de ce crustacé ; j'avoue même ne m'être jamais demandé si cette bestiole avait un tel organe, où il se situait ni s'il était audible. Mais là, c'était évident.



Accidens (matar para comer) de Rodrigo Garcia (La Carniceria Teatro/Contemporanea Festival de Prato), présenté à Wrocław en mars 2009. © Rodrigo Garcia.

Puis, le type retourne s'asseoir et s'allume un gros cigare qu'il va fumer longuement, en regardant le homard s'agiter au bout de son crochet, puis se calmer tout seul petit à petit, à mesure que ses battements de cœur ralentissent. Il a une vraie tête à claques, voire de sadique : on le sent prêt à tout. Grand, mince, athlétique, le cheveu dru, il m'a fait penser à Yvan Ponton, l'arbitre de la LNI. C'est tout dire. Il s'approche du homard avec des ciseaux, coupe les gros élastiques bleus des pincés (on frissonne !) et retourne s'asseoir. La bête s'étire brusquement, sans doute soulagée de ses élastiques, bat de la queue peut-être joyeusement ; pourtant, des spectateurs semblent persuadés qu'elle a une peur bleue. Le suspense continue, mais ce serait de la sensiblerie anthropomorphique que de penser que le homard agonise. Il gigote un peu, encore au ralenti. L'acteur lui verse alors de l'eau d'une bouteille, ce qui a pour effet de le ragailardir : ses battements de cœur s'accroissent un brin. Des gens commencent à quitter la salle.

C'est alors qu'un spectateur assis par terre juste à côté de moi est allé brusquement décrocher l'animal pour le replonger dans son aquarium ! J'ai d'abord cru à un coup monté, mais pas du tout ! Il s'en est suivi une altercation entre Rodrigo Garcia lui-même, sorti de l'ombre, et des spectateurs, et même un échange de coups, sous l'œil demeuré impassible du type. Une partie des spectateurs a crié aux mécontents de sortir (« *Go out !* ») pendant que plusieurs autres, surtout des jeunes, sont partis bruyamment. Et le tout a repris comme avant, avec la lenteur du condamné dans le couloir de la mort.

En regardant le public, l'homme a ressorti le homard de l'aquarium pour le raccrocher, puis est revenu se promener tout près de l'animal suspendu en fumant son cigare, le nez et les yeux dangereusement proches des pincés en lui soufflant de la fumée sur la gueule, avec une impassibilité qui semblait être un air de défi. Ensuite, brusquement, il est allé détacher le micro et décrocher l'animal pour se diriger vers une table de cuisine où attendaient une plaque de cuisson, une assiette et une bouteille de vin blanc dans un seau à glace. À ce moment, une spectatrice est sortie en courant : elle était en train de vomir !

Le repas

Alors, l'acteur a installé le homard sur une planche à découper, lui a tranché les membres avec un couperet de cuisine et a coupé son corps en deux, comme un professionnel. Il l'a fait cuire sur la plaque en commençant à siroter son vin blanc frais, puis il l'a mangé. En somme, il n'a rien fait d'autre que de la cuisine, sous nos yeux. Comme dans une émission de télé culinaire. (Moi, je fais toujours cuire mes homards dans l'eau bouillante, mais j'avais déjà entendu dire que pour faire griller un crustacé, il fallait le découper vivant. J'en ai d'ailleurs déjà mangé ainsi apprêté : c'est délicieux. La prochaine fois, j'essaierai cette recette !)

Seulement, ici, à cause du jeu de l'acteur (qui n'a pas dit un mot) et de la mise en scène, même si la bête a été exécutée proprement, sans hésitation, l'effet était puissant. Seuls autres éléments : la musique – une chanson américaine, *What a Wonderful World* – au moment de la cuisson, et des projections de mots sur le mur de briques traitant d'accidents de voiture et de destin. Aucun effet d'éclairages.

À la fin, une femme est venue annoncer en espagnol (avec traduction consécutive en anglais) que l'acteur allait maintenant manger son repas jusqu'à la fin, et que les spectateurs étaient libres de partir ou de le regarder manger. Plusieurs se sont alors approchés. Mon collègue français et moi aurions bien aimé en goûter une bouchée, mais n'avons pas osé le demander à l'acteur. J'ai appris par la suite que les autorités polonaises n'avaient accepté que très tard que le spectacle soit donné ; ils craignaient l'effet sur le public. Ils n'ont pas eu tort. En fait, il s'agit simplement d'une performance culinaire. Seulement, les âmes sensibles, qui ne sont pas familières avec la cuisson des crustacés, sont persuadées que le homard est soumis à la torture et à une lente agonie. Or, un homard peut-il avoir conscience de sa mort ? S'il est accroché dans le vide et que l'on verse de l'eau sur lui, réagit-il différemment du moment où il est sur une balance à la poissonnerie ? Si l'on plaçait un micro sur lui au magasin, je suis sûr que l'on entendrait son cœur battre très fort. Ici, l'acteur a pris tout le temps de faire se calmer le cœur de l'animal avant de le découper sans le moindre état d'âme. Il est certain que l'attitude implacable du comédien contribue à faire ressentir le choc comme une provocation inutile. Mais le fait est que le comédien *se nourrit* de ce homard sous nos yeux. (Certains jours à Wrocław, il a même donné deux représentations et s'en est tapé deux, le goinfre !)

Cela me rappelle une autre pièce que j'avais vue à la Quinzaine de Québec en 1986 : *Couteauoiseau*. Un acteur y tuait et plumait un poulet qu'il faisait cuire et qu'il mangeait avec ses partenaires⁴. Comme pour le homard, la pièce durait donc le temps de la recette, soit environ cinq minutes pour la mise à mort du volatile, une quinzaine de minutes pour le plumer et le vider et une heure et quart de temps de cuisson. C'est du théâtre alimentaire, ni plus ni moins. Mais le tollé que cela avait suscité ! On peut en trouver des échos dans le courrier des lecteurs du *Devoir*...

Je trouve que, dans ces deux exemples, la théâtralisation de la mort de l'animal est exécutée avec art. Encore une fois, j'ai une opinion très défavorable des provocations inutiles de Rodrigo Garcia, mais avec *Accidens (matar para comer)*, ce metteur en scène a prouvé qu'il possédait la science d'agir sur le public en le démasquant. ■

4. Voir l'article de Solange Lévesque, « La bonne conscience passée à la casserole », dans *Jeu* 42, 1987.1, p. 51-54.